

BRIBES DE MÉMOIRE

Il me serait difficile de raconter les souvenirs de mon premier poste car celui-ci a duré moins d'un mois. J'avais été nommée dans le village où je réside actuellement, au collège, dont mon père était alors le principal. Autant dire que pour moi c'était un heureux départ. Mais au cours de ce mois j'ai reçu un accord pour une bourse d'études en propédeutique musique au lycée Chopin de Nancy. J'y suis partie aussitôt et j'ai passé là-bas deux merveilleuses années, rencontrant des musiciens exceptionnels et m'y faisant de nombreux amis. Nancy est une ville culturellement très riche, je m'y suis beaucoup plu malgré son climat humide et froid.

Cette classe nous préparait au concours d'entrée du lycée parisien La Fontaine, lequel nous formait pour devenir professeurs d'éducation musicale. Si j'adorais l'enseignement reçu à Nancy, je n'avais aucune envie d'enseigner la musique. J'avais vu trop d'excellents professeurs malmenés, déconsidérés par les élèves et même par leurs collègues (c'était le cas de mademoiselle Lalaux). La musique, matière considérée comme inutile, représentait pour moi un enseignement répulsif. D'ailleurs, le professeur principal de Nancy ne cessait de nous mettre en garde contre un avenir difficile.

Je ne suis pas entrée à La Fontaine, et suis restée instit' enrichie de tout ce que j'avais assimilé.

Pour revenir un peu en arrière : j'ai fait ma 4ème année à l'EN de Bourges. Mon arrivée dans la routine de l'établissement a fait parler de moi avant même ma présence. Les élèves de dernière année craignaient – m'ont-elles avoué plus tard – de voir débouler cette PN (une « pin-up » peut-être) qui risquait de leur faucher leurs petits amis. Quand je suis apparue, avec mon duffle-coat, ma queue de cheval et mes grandes chaussettes à rayures, vite rassurées, elles m'ont adoptée : je n'étais pas un danger. Tout au long de cette année, j'ai conservé mon « look ado », faisant perdurer la paix dans nos relations.

Cette année-là, la France nous avait accueillis, nous les PN, avec un hiver glacial. l'EN était bien chauffée et je vivais greffée aux radiateurs. Mais hélas il fallait sortir une fois par semaine, marcher quelques kilomètres en campagne, pour se rendre à l'école ménagère, où une vieille demoiselle insupportable, à la voix suraiguë nous enseignait la cuisine sous forme de recettes bourgeoises : étions-nous censées, en début de carrière, nourrir de prestigieux invités alors que nous aurions tant à faire pour préparer notre classe ?

Elle nous enseignait aussi comment s'occuper de la basse-cour, poules et lapins qu'il fallait vacciner... En vraie rebelle j'ai opposé un NON catégorique, mais quand elle a ajouté que le jour où nous épouserions un agriculteur, il faudrait maîtriser tout ça, j'ai carrément éclaté : « Épouser un agriculteur, JAMAIS ! Plutôt rester vieille fille ». Ce jour-là, finalisant notre mésentente, je me suis fait une ennemie.

J'avais bien flairé que nous étions programmées pour faire carrière en campagne. Pour couronner le tout, un brave homme ingénieur agronome venait un après-midi par semaine nous donner des cours d'agriculture, émaillés de toutes sortes de joyeusetés sur les engrais. Nous pourrions ainsi apporter nos lumières aux agriculteurs !!! Si je dis un « brave homme » c'est parce qu'intelligent, il pérorait courageusement dans le vide, devinant notre manque total d'intérêt.

Trois stages d'un mois sont venus ponctuer cette année ; pour moi :

* un CP urbain où j'ai cru mourir d'ennui : alterner toute la journée lecture calcul, cela semblait au-dessus de mes forces. Rien d'autre pour briser la routine.

* un stage en collège de campagne : les vieux bâtiments étaient à peine chauffés en ce mois de Janvier ! J'y grelottais toute la journée. Là-bas j'ai laissé un souvenir négatif transparaissant sur le rapport de stage : « Élève très intellectuelle (le terme est méprisant), enseigne l'erreur » ce qui était tout à fait exact : Sur une carte géologique que j'avais dessinée et affichée au tableau, j'avais interverti les couleurs rose et mauve. Damnation ! Je suis sûre que les élèves d'alors en sont encore traumatisés...

* le 3ème stage, le plus « folklorique » eut lieu dans une école primaire à deux classes, dans un village solognot. Notre directrice d'EN avait pris contact avec le directeur de l'école pour que ma camarade de stage et moi-même puissions être logées correctement. Le directeur avait répondu qu'il y avait 2 hôtels au village, dont un plus moderne que l'autre, mais fréquenté par les jeunes du coin, lesquels s'attardaient au bar le soir. Ce n'était pas très sûr pour des jeunes filles.

Nous avons donc débarqué à l'antique hôtel du « Boeuf Couronné ». Pour celles qui connaissent la vieille chanson « l'Hôtel des 3 canards » c'était du même genre([cliquer ici](#)). Ma chambre, assez spacieuse, n'avait pas l'eau courante ; juste un broc d'eau et sa cuvette de faïence ; un papier peint archéologique jaunissait laidement et cramponnait les murs en maints endroits grâce à des punaises totalement rouillées ; le couvre-lit aux taches indélébiles était intouchable ; et comble de confort, un seau hygiénique en métal émaillé avec couvercle trônait dans un angle... Pas de table pour travailler ; un unique WC occupait le fond de la cour derrière l'hôtel et servait au personnel ainsi qu'aux clients, sans éclairage, bien sûr. Quelle misère l'hôtellerie campagnarde !.. Je travaillais donc assise en tailleur au milieu de mon lit, ayant largement repoussé le couvre-lit. Je n'ai aucun souvenir des repas que nous prenions dans cette gargote, sans doute parce qu'à notre jeune âge la nourriture ne s'imposait pas comme priorité.

Par contre je me souviens précisément du stage, du couple d'instituteurs, gentils et prévenants.

* 1ère semaine : observation ;

* 2ème semaine : une leçon ;

* 3ème semaine : une 1/2 journée de classe ;

* 4ème semaine : classe toute la journée.

Vous en souvient-il ?

C'est au cours de cette quatrième semaine que le couple d'instituteurs a été convoqué à la conférence pédagogique. Ils nous ont donc confié l'école pour la journée.

Alors que j'étais fort occupée par le CE2 et les 2 CM, on a frappé à la porte. Sur le seuil se tenait un couple de représentants, portant de lourds sacs pleins de livres : vendeurs des éditions « Rencontre ». Avant même que je n'ai pu leur dire que je n'avais pas le temps de les recevoir, ils avaient pénétré dans la classe et la dame éclatait en sanglots désignant un mur du doigt : « Regarde, chéri, c'est chez nous » a-t-elle dit.

Sur ce mur, le maître avait punaisé un document géographique relatif à l'érosion : une photo de Constantine et des gorges du Rummel. La dame pleurait tant et plus, m'expliquant entre deux sanglots qu'ils étaient PN rapatriés originaires de Constantine. Plus gênée que bouleversée, je ne leur ai pas dit que moi aussi j'étais « rapatriée », ne voulant pas que cette scène se prolonge en présence des enfants.

Tout de même, le hasard ne fait pas toujours bien les choses.

Comme l'automne avançait et que le stage touchait à sa fin, les instituteurs, voulant nous faire plaisir, nous ont voiturées jusqu'en forêt d'Allogny pour une belle promenade. L'endroit était magnifique, mais plutôt que de nous laisser savourer la majesté des grands chênes dorés, le maître, gâchant la magie du moment, s'est cru obligé de nous faire un cours : comment calculer le volume d'un tronc d'arbre, et utiliser son bois...

Pédagogue jusqu'au bout...

Aucun de ces stages ne m'avait donné l'envie d'enseigner. Je ne me sentais pas faite pour ça – c'était une orientation imposée par mes parents – jusqu'à ce que je choisisse l'école maternelle, l'école-bonheur où j'ai enfin pu m'épanouir.